

Thérèse Bentzon



*Yette : histoire  
d'une jeune  
créole*

**Thérèse Bentzon**

# **Yette : histoire d'une jeune créole**



Publié par Good Press, 2022

[goodpress@okpublishing.info](mailto:goodpress@okpublishing.info)

EAN 4064066317607

## **TABLE DES MATIÈRES**

[CHAPITRE PREMIER](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III.](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[CHAPITRE VI](#)

[CHAPITRE VII.](#)

[CHAPITRE VIII](#)

[CHAPITRE IX](#)

[CHAPITRE X](#)

[CHAPITRE XI](#)

[CHAPITRE XII](#)

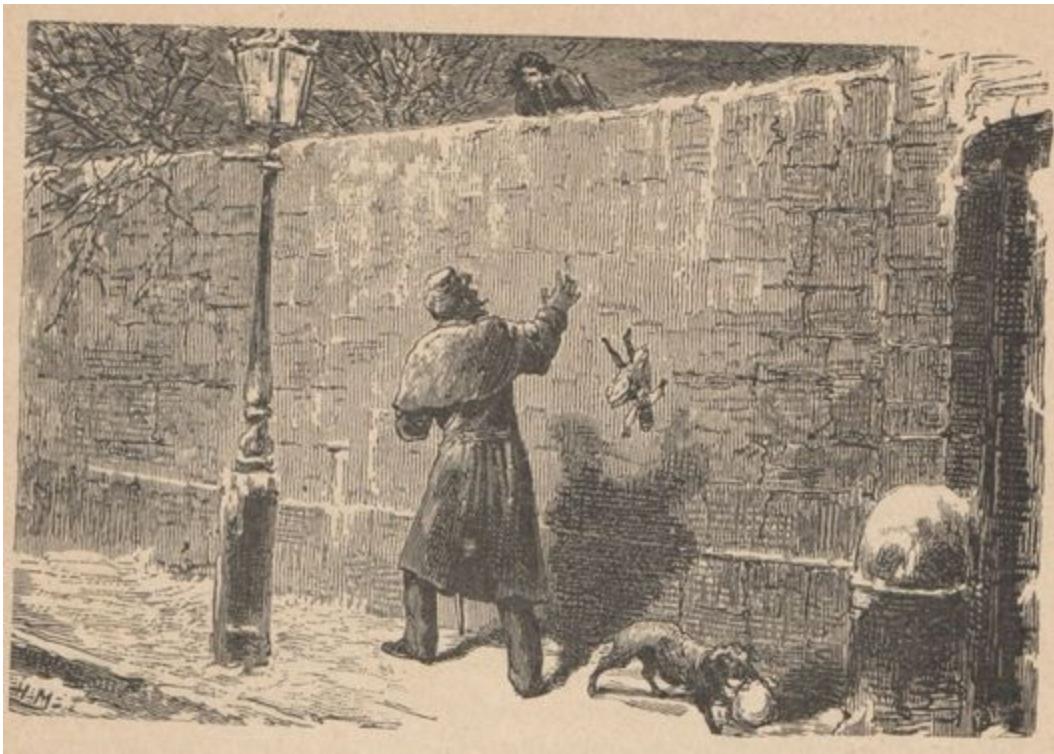
[CHAPITRE XIII](#)

[CHAPITRE XIV.](#)

[CHAPITRE XV](#)

[CHAPITRE XVI](#)

[CHAPITRE XVII](#)



# CHAPITRE PREMIER

[Table des matières](#)

## UN TERRIBLE ENFANT

Tous les voyageurs qui ont visité les Antilles et longé le littoral escarpé d'une de nos plus belles colonies, la Martinique, se rappellent l'aspect pittoresque des habitations sucrières dont on aperçoit, entre le double azur du ciel et de la mer, la cheminée d'usine, les bâtiments d'exploitation et les cases à nègres, couvertes en paille, qu'abrite contre le soleil tropical le feuillage échevelé des cocotiers. Ces habitations, — c'est le nom que portent aux colonies les grandes propriétés rurales, — se blottissent dans les gorges fertiles que bornent à droite et à gauche les Mornes, montagnes détachées de la chaîne principale qui, partageant l'île dans le sens de la longueur, forme une sorte d'arête de poisson. Elles s'échelonnent jusqu'au point où commencent les forêts inaccessibles, entrelacées de lianes gigantesques. Au-dessus de cette couronne de verdure se dresse encore le sommet chauve de la montagne Pelée, volcan éteint dont la couleur varie, selon les jeux de la lumière, du gris verdâtre au gris doré, quand elle n'est pas voilée par les grains qui, souvent, s'abattent sur les Mornes.

A l'époque où commence notre récit, l'habitation sucrière de M. de Lorme était la plus importante du quartier de l'île appelé le Macouba. En parlant de son importance, nous voulons dire que ses champs de cannes couvraient une très

vaste étendue, car, du reste, rien ne ressemble moins à un château, ni même à une élégante villa, que la maison créole. Elle est basse, afin de pouvoir braver les coups de vent; des planchettes superposées, qui s'abaissent ou se relèvent à volonté pour laisser passer plus ou moins d'air et de jour, tiennent lieu de fenêtres. Le luxe intérieur est inconnu, les insectes s'attaquant aux rideaux et aux sièges en étoffes; les lits sont uniformément enveloppés de moustiquaires; quant au salon, on l'abandonne d'ordinaire pour la galerie; celle-ci est une sorte de long vestibule; le milieu sert de salle à manger.

L'heure du déjeuner avait sonné depuis longtemps; dans la galerie, M. et M<sup>me</sup> de Lorme étaient à table. Leurs regards inquiets se tournaient souvent vers la porte.

«Décidément, dit M. de Lorme à sa femme, qui répondit comme de coutume à cette ouverture par un profond soupir, décidément, il serait temps de songer à l'éducation de Yette.»

L'apparition tardive de M<sup>lle</sup> Yette vint justifier l'air d'inquiétude et de découragement du père de famille. Après s'être fait attendre une heure et laissé chercher partout, Yette entrait comme un ouragan, les cheveux en désordre, sa gaule (blouse) d'indienne déchirée par les branches des arbres auxquels, malgré ses neuf ans révolus, elle aimait encore à grimper. Une troupe de négrillons qui la suivait s'arrêta craintive sur le seuil, puis un geste du maître dispersa ces diablotins dans toutes les directions; mais bientôt on vit ça et là des prunelles de feu étinceler entre les jalousies. Le premier soin de M<sup>lle</sup> Yette, avant de manger elle-même, fut de prendre sur la table quelques friandises

pour les lancer généreusement à ses satellites, dont on entendit aussitôt les disputes, tandis qu'ils se ruaient dessus comme autant de jeunes chiens. Du reste, la coupable ne paraissait nullement confuse de son inexactitude ni de l'état de sa toilette, pas plus qu'elle n'était effrayée du courroux probable de ses parents.

«Ma foi, je n'ai plus faim! dit-elle bientôt en se levant de table pour se jeter sur l'un des sièges qui garnissaient la galerie.

— Parce que tu manges toujours entre tes repas, quoiqu'on te le défende,» dit M. de Lorme essayant de prendre un ton sévère.

Yette éclata de rire. Très désobéissante par étourderie, elle était néanmoins incapable de mensonge.

«Je suis sûr, continua son père, que tu es allée encore à la sucrerie.»

La sucrerie était en effet le théâtre habituel des ébats de M<sup>lle</sup> Yette. Elle y trouvait le jus de canne que l'on nomme vesou, la colle filante à demi cuite, les galettes qui s'attachent aux parois de la gouttière en bois dans laquelle on vide la batterie (chaudière) et qui conduit le sucre bouillant aux plateaux où il se refroidit. Yette partageait ses préférences entre toutes ces bonnes choses; elle ne dédaignait pas non plus de croquer les cannes fraîches, et sa bande l'aidait si bien que l'économe qui surveillait le moulin avait dû se plaindre plus d'une fois à M. de Lorme. Celui-ci tançait les négrillons. Yette s'accusait, sanglotait, implorait leur grâce, et, l'ayant obtenue, célébrait son triomphe par un nouveau méfait.

«Avoue, reprit sa mère, que tu t'es attaquée aux cannes.

— Oui, répondit la petite fille, ce sont les mulets qui m'en ont donné l'idée; ils avaient l'air de trouver si bonnes leurs amarres que j'ai voulu me régaler, moi aussi!

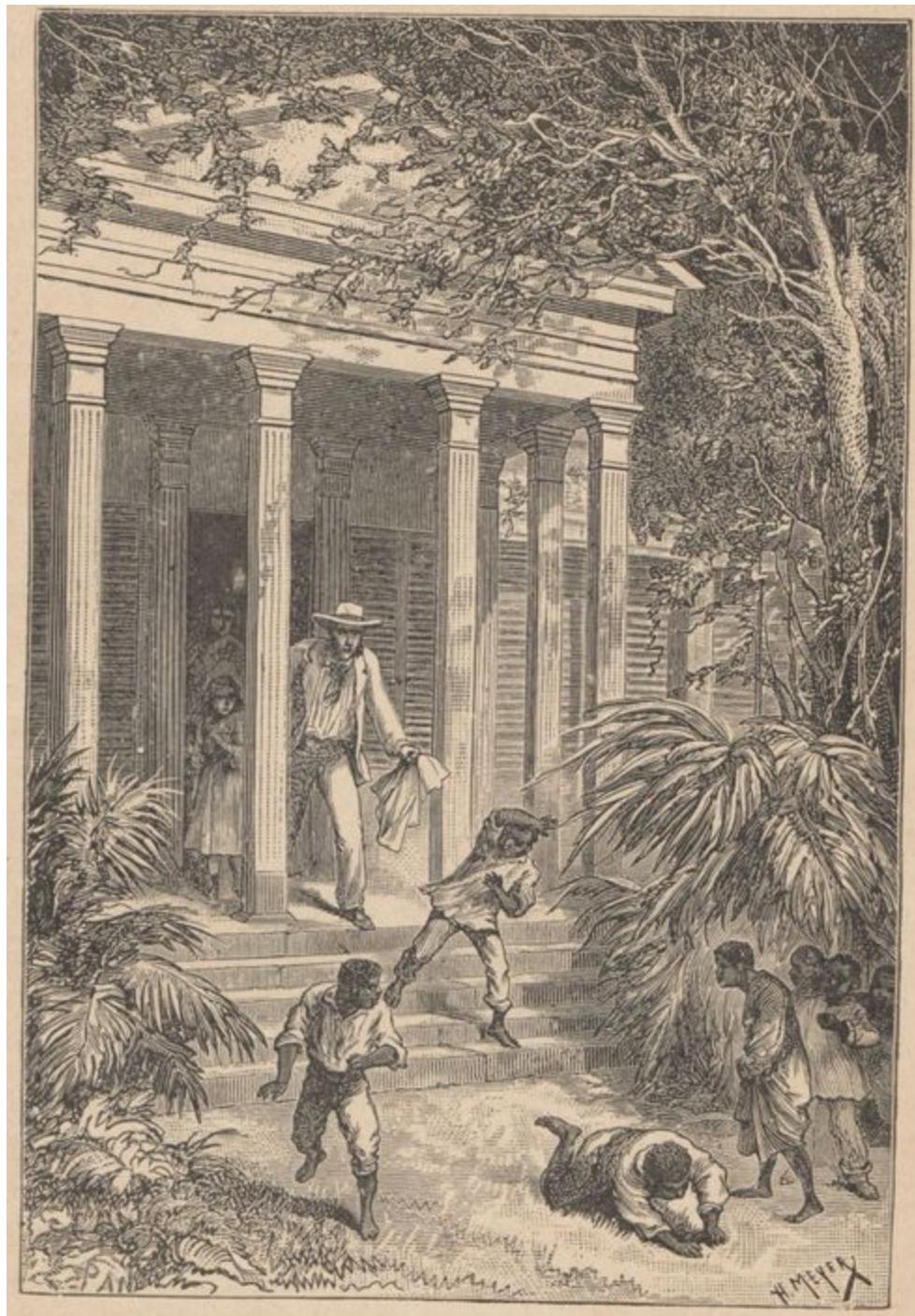
— Comment! tu as été dans le parc à mulets?

— Pardon, maman, ne vous fâchez pas, je n'ai sauté que sur un seul.

— Est-ce tout? demanda la mère d'un air de doute.

— Non, maman, dit Yette les yeux baissés sur la déchirure et les taches de sa robe.

UN GESTE DU MAITRE DISPERSA CES DIABLES.



— Je vois, vous avez encore pillé les fruits. Yette, ne deviendras-tu donc jamais raisonnable? Sais-tu ce que me disait ton père tout à l'heure? Qu'il faudrait au plus tôt t'envoyer en France, dans quelque pensionnat où l'on viendrait à bout de tes entêtements, de tes colères, de tout

ce qui fait de toi une fille plus insupportable que deux garçons mal élevés.»

Aux mots France et de pensionnat, M<sup>lle</sup> Yette fondit en larmes; deux ou trois petits nègres, qui avaient leurs entrées dans la maison et que le parfum du déjeuner avait attirés autour de la table, enfoncèrent leurs poings dans leurs yeux avec de sourds gémissements.

Les cris d'un autre enfant, partis soudain de la pièce voisine, se mêlèrent à cette explosion.

«Bon! dit le père impatienté en haussant les épaules, voilà le comble! Tu éveilles ta petite sœur! Elle était malade, on avait eu beaucoup de peine à l'endormir; si la fièvre la reprend, ce sera ta faute.»

Le pensée d'avoir fait mal à sa petite sœur changea soudain les larmes égoïstes de M<sup>lle</sup> Yette. Elle ne se désola plus d'être menacée d'aller en pension, elle se reprocha d'être méchante avec une exaltation de repentir qui força bientôt ses parents à la consoler.

Les caresses de la petite Cora, apportée sur ces entrefaites par la vieille bonne qu'on nomme da en ces parages, réussirent mieux que tout le reste à ramener la gaieté sur le visage de Yette, et les museaux noirs de ses trois favoris, Tom, Mesdélices et Loulou s'éclairèrent en même temps d'un large sourire. La petite sœur fut comblée de fruits cueillis à son intention, presque tous avant maturité, cela va sans dire, ce qui n'était pas précisément le meilleur remède contre la fièvre, mais, les parents et la da ayant essayé d'intervenir, des clameurs si violentes éclatèrent qu'ils durent renoncer à une lutte inégale. Les fruits verts firent merveille, du reste: cinq minutes après, la

petite malade était bruyante et joyeuse entre tous parmi la marmaille blanche, noire et jaune qui roulait à travers la galerie comme un flot tumultueux.

M. et M<sup>me</sup> de Lorme, étourdis par le vacarme, ne savaient dans quelle partie de la maison se réfugier, car les chambres ne sont séparées entre elles que par des cloisons de bois à jour comme les persiennes, de sorte que l'on n'est nulle part précisément chez soi.

«Chères enfants! elles sont gaies, dit la jeune femme à son mari, en guise d'excuse timide.

— Oui, mais terribles! reprit le mari employant l'épithète consacrée, celle qui convient le mieux en effet pour rendre le caractère des enfants créoles.

— Yette est si caressante, elle a un si bon cœur! poursuivit la mère.

— Et de l'esprit, ajouta le père avec une subite indulgence; mais toutes ces qualités rendent d'autant plus dangereuse pour elle la vie oisive et sans discipline d'aucune sorte que nous lui laissons mener.»

Mme de Lorme vit que l'éducation européenne allait être remise sur le tapis et leva vers son mari de beaux yeux suppliant.

«Mon Dieu! dit-elle, je suis loin d'être un modèle, mais j'ai été une bonne compagne pour vous, jusqu'ici, et une bonne mère pour nos chères petites,... bien qu'un peu faible peut-être, je vous l'accorde; enfin, vous n'avez pas eu à rougir, je crois, de mon ignorance, de mes manières...»

M. de Lorme regarda tendrement sa femme; un sourire d'orgueil passa sur ses traits pendant ce rapide examen.

«Vous savez bien, Marie, que je vous trouve parfaite, dit-il dans la sincérité de son cœur; mais où voulez-vous en venir?

— A ceci: je n'ai jamais quitté la colonie; pourquoi mes filles feraient-elles autrement?

— Parce que (je ne parle que de Yette, nous avons le temps de songer à Cora et je ne prétends pas vous enlever à la fois tous vos trésors), parce que, chère amie, il y a des caractères plus ou moins difficiles à diriger, et que notre fille aînée est loin d'avoir la douceur de sa mère; parce que nous vivons à la campagne, loin des écoles que vous avez pu suivre, ayant toujours habité dans votre première jeunesse Saint-Pierre ou Fort-de-France; parce que, enfin, je regrette d'avoir à le dire, vous gâtez vos enfants à l'excès, plus encore que vos parents ne pouvaient vous gâter vous-même. Ce n'est pas un reproche, Marie, puisque je me sens aussi coupable que vous. Quand je rentre, harassé par les travaux qui m'appellent au dehors, je n'ai pas le courage de gronder; mais, croyez-moi, on ne corrigera Yette qu'en la dépaysant tout à fait.

— Vous avez raison sans doute; c'est bien cruel pourtant!

— Cruel? c'est l'usage en tout cas! Nos voisins presque sans exception, n'ont-ils pas envoyé leurs enfants en France ceux-ci au collège, celles-là au couvent? Et tous n'ont pas peut-être des correspondants aussi sûrs, aussi dévoués que mon ami Darcey qui, certainement, veillera sur Yette comme j'y veillerais moi-même.

— Soit! mais sa femme ne saura pas me remplacer.

— Parce qu'elle est un peu mondaine, un peu frivole? Vous ne l'avez connue que jeune fille; elle a peut-être

changé ! Elle est de vos parentes, après tout, et tiendra certainement à vous être agréable.

— Elle m'a toujours marqué beaucoup d'affection en effet.

— Eh bien, que craignez-vous?

— De me séparer de ma fille, dit M<sup>me</sup> de Lorme en s'essuyant les yeux; ne me la laisserez-vous pas encore un peu?

— Un an, je vous l'ai dit, répliqua son mari évidemment navré du chagrin qu'il lui causait, une année entière, à la seule condition que dans six mois elle sache lire.

— Ah! s'écria M<sup>me</sup> de Lorme, elle partira plus tôt si vous exigez cela!»

Et, comme pour confirmer ce dire, le chat bondit dans la chambre, poussant devant lui une boule fabriquée avec les feuillets du dernier alphabet illustré de M<sup>lle</sup> Yette. Aucun de ses livres n'avait jamais servi à un autre usage, sauf ceux dont elle faisait des cocotes, des bateaux ou d'ingénieuses découpages.

## CHAPITRE II

[Table des matières](#)

### L'HABITATION DU MACOUBA

Certes, la situation d'un enfant qui, pour la première fois, quitte la maison paternelle est toujours digne de pitié ; mais celle de Yette semblera peut-être à nos lecteurs particulièrement intéressante quand ils sauront quel Paradis terrestre c'était pour elle que l'habitation de Macouba, où elle était née, où elle avait grandi, et quelle existence cette étrange enfant y menait. La vie de famille telle que nous l'entendons en Europe suppose, quelque douce qu'elle puisse être, un peu de répression et de contrainte; Yette n'avait connu rien de semblable. Tout ce qu'elle voulait elle l'avait ou parvenait à se le procurer; tout ce qu'on ne lui donnait pas, on le lui laissait prendre. Elle savait que son armoire à robes regorgeait de belles mousselines brodées qu'elle avait plaisir à regarder quelquefois, car elle aimait la parure comme presque toutes les petites filles; mais plus turbulente que coquette, elle leur préférait les gaules qu'elle pouvait déchirer à sa guise. Dès l'aube, la famille était levée pour profiter des heures fraîches. On se réunissait dans cette galerie qui, étant le seul passage pour entrer et sortir, est par conséquent le théâtre d'un va-et-vient, d'un mouvement continu; on y servait le café. Souvent Yette était assez matinale pour assister au départ de l'atelier, comme on nomme la réunion des travailleurs d'une habitation. L'atelier s'en va aux champs en une seule troupe bien rangée; arrivé sur le lieu du travail, il se met à l'œuvre

au son d'un tambour de construction particulière sur lequel on frappe avec les mains, le joueur de tambour étant à cheval sur son instrument couché.

Après le bain, pris dans une rivière rapide pareille à un gave et que préservait des rayons du soleil une voûte de daturas embaumés, la famille se dispersait. M. de Lorme allait surveiller les travaux de sa sucrerie; sa femme s'occupait de l'intérieur, préparait ces liqueurs, ces marmelades que les dames créoles excellent à faire. Yette l'aidait volontiers de ses petites mains agiles; mais il faut dire qu'elle s'entendait surtout à goûter, et qu'une bonne partie des confitures disparaissaient avant même d'être refroidies. Elle prenait plaisir déjà aux soins de la basse-cour, dont les bêtes la connaissaient et accouraient autour d'elle avec des cris d'attente et de joie.

Tous les enfants créoles ont des animaux qui leur appartiennent en propre. Tantôt une négresse apportait à Yette un poussin par exemple, tantôt un ami de la maison lui envoyait une chèvre, un cabri ou un agneau. La da, pour l'engager à les soigner, racontait l'histoire légendaire de certain œuf donné par un pauvre nègre à une petite fille dont le premier soin fut de le faire couver par une poule. Après l'éclosion, la prudente fillette marqua le nouveau né en lui attachant un fil de couleur à la patte; grâce à sa vigilance, il réchappa, du piau, du mal z'yeux, du thiac, de toutes les maladies nègres des petits poulets et devint une poule, pondeuse émérite. Sa première couvée, vendue par la petite fille, lui permit d'acheter un cabri, la seconde une truie, la troisième une brebis. La première portée du cabri, jointe à celle de la brebis, permit d'acheter une génisse,

puis une autre vache, bref, la poule pondant toujours, la chèvre, la traie et la brebis ayant toujours des petits, les vaches donnant d'excellent lait, la petite fille acheta ceci et cela, ce qui aboutit à une fortune de cinq cent mille livres coloniales (deux cent mille francs à peu près).

«Bah! disait Yette en écoutant ces merveilles, je n'aime pas mes bêtes parce qu'elles me rendront riche, je les aime parce qu'elles sont gentilles et qu'elles sont à moi.»

Volontiers aussi Yette accompagnait sa mère dans des visites de charité au petit village que les cases nègres formaient sur la propriété. Elle y laissait de bon cœur les gros sous de sa bourse; mais force était bien quand elle avait rempli ces devoirs agréables, de lui mettre la bride sur le cou. L'impatiente meute des négrillons guettait au passage la petite maîtresse. Sous prétexte de la surveiller, de remplacer la da, c'était à qui l'entraînerait dans les plus périlleuses aventures.

Combien de fois la crut-on perdue, tombée dans quelque précipice! On ne cultive jamais plus de la moitié de ces grandes propriétés créoles; l'autre moitié est composée de casse-cou dangereux, même pour les animaux. De quel côté son étourderie pouvait-elle avoir emporté Yette? La pauvre da éplorée courait tout le jour à sa recherche, comme une poule après le caneton qu'elle a couvé. Yette revenait souvent avec des bêtes rouges aux jambes, souffrant le martyre des piqûres de ce petit insecte, et alors la da, sans plainte ni reproche, la lavait avec des décoctions d'herbes odoriférantes; d'autres fois, les jours de forte pluie, Yette se lançait pieds nus du côté de la rivière, pour la chasse aux ceriques. La cerique est une espèce de crabe, avec cette